



Emile Burnat

1828-1920

Notice biographique

sur

EMILE BURNAT

(1828—1920)

La Société Murithienne vient de faire une perte immense dans la personne de son très regretté doyen et Président d'honneur, le Dr Emile Burnat, décédé le 31 août dernier dans son hospitalière campagne de Nant près Vevey, à l'âge de 92 ans.

Né à Vevey le 21 octobre 1828, d'une ancienne famille qui a donné plusieurs représentants à l'Eglise, la magistrature et l'armée, E. Burnat fit ses premières études à Vevey; de 1845 à 1847, il suivit les cours de l'Académie de Genève. En automne 1847, il entra à l'Ecole centrale de Paris et en sortit en 1851 avec le diplôme d'ingénieur-métallurgiste, premier de sa promotion *ex aequo* avec son camarade Molinos. Le séjour qu'il fit à Paris avait laissé à E. Burnat des souvenirs très profonds; il aimait à raconter entr'autres les épisodes de la révolution de 1848, au cours de laquelle il prit part, avec ses camarades, à la défense de l'Hôtel de Ville.

Aussitôt ses études terminées, le jeune ingénieur partit pour Mulhouse et entra comme tel dans la maison Dollfus, Mieg et Cie, fondée en 1746, que dirigeait alors son oncle Jean Dollfus. Le 5 avril 1852, il épousa la fille de ce dernier, sa cousine Emilie Dollfus. Pendant une vingtaine d'années, E. Burnat déploya une grande activité dans la maison Dollfus, Mieg et Cie, dont il devint l'un des associés en 1856. Il a laissé des traces de cette activité dans 37 mémoires de physique industrielle, publiés dans les *Bulletins de la Société industrielle de Mulhouse*.

Après la déclaration de la guerre, en 1870, E. Burnat se retira dans sa propriété de Nant, où il avait fait construire en 1868, le « chalet suisse » bien connu des Murithiens, et où il passa le reste de son existence. Bien qu'il restât associé de la maison D. M. et C. jusqu'en 1872, et membre du Conseil d'administration de cette société jusqu'à sa mort, son retour au Pays de Vaud marqua pour E. Burnat la fin de sa carrière d'ingénieur et le

début d'une nouvelle phase de sa vie qu'il consacra dès lors à l'étude de la botanique.

Dès sa plus tendre enfance, alors qu'il était élève de l'Institut Sillig à la Tour de Peilz (1837-1842), E. Burnat se sentit attiré par la science aimable, et commença à récolter des plantes que lui déterminaient H. Margot, l'auteur (avec Reuter) de la *Flôre de Zante* et M. Centurier, pasteur à la Tour de Peilz. En 1839, il fit, avec les élèves de l'Institut Sillig, une course de huit jours au Grand-St-Bernard; ce voyage fut pour lui une révélation, et c'est de cette époque qu'est née chez E. Burnat cette admiration pour le Valais, qui ne le quitta qu'à son lit de mort.

Sa passion pour la botanique ne fit que grandir durant le séjour qu'il fit à Genève de 1845 à 1847. Il fit de nombreuses courses dans les environs de cette ville, et entra en contact avec Alphonse de Candolle, Reuter et Edmond Boissier. Il fit partie d'une « Société des sciences des Etudiants de Genève », à laquelle il présenta, le 7 décembre 1846, une « Notice sur les genres *Orobanche* et *Phelipaea* » de 53 pages manuscrites, et illustrée de nombreuses figures. — En 1848, au cours d'un voyage botanique en Valais, il eut la joie de découvrir près de Sion, le *Chelidonium corniculatum*, nouveau pour la Suisse. En 1849, il fit la connaissance, dans la vallée de Saas, du botaniste Vulpus, de Mülheim (Brigau). Ce dernier lui montra sa boîte remplie du fameux *Alsine aretioides* qu'il venait de découvrir, et qu'on ne retrouva, après lui, qu'en 1868.

Durant ses études à Paris, E. Burnat dut abandonner momentanément la botanique, sauf à l'époque des vacances qu'il employait à parcourir les montagnes de la Suisse, celles du Valais tout particulièrement. Dès qu'il se fut fixé à Mulhouse, il occupa les rares loisirs que lui laissaient ses absorbantes fonctions d'ingénieur à faire de nombreuses herborisations en Alsace et entra en relations suivies avec les botanistes de ce pays, entr'autres Ph. Becker, Kirschleger, Benner, Kampmann, etc., et publia ses premières notes botaniques dans les *Annales de la Société philomatique vogéso-rhénane* en 1867-68. — De 1852 à 1870, E. Burnat passa presque chaque année ses vacances à herboriser en Suisse, augmentant sans cesse son herbier, en même temps qu'il constituait peu à peu sa bibliothèque, encore bien modeste à cette époque.

Rentré définitivement au pays natal, E. Burnat ne tarda pas à être l'objet de la confiance de ses concitoyens qui l'appelèrent à remplir diverses charges dont il s'acquitta avec zèle et la conscience scrupuleuse qui le caractérisaient. C'est ainsi qu'il fut juge au Tribunal du district de Vevey (1875-76), député au Grand Conseil du canton de Vaud (1876-1884), membre du Conseil communal de Corsier (1874-1917) qu'il présida de 1892 à 1907, membre de la Commission scolaire de Corsier (1874-1882), membre du Conseil de paroisse de Corsier (1876-1920) dont il fut le vice-président de 1891 à 1914, etc., etc. Magistrat intègre, chrétien pratiquant et convaincu, E. Burnat s'acquitta de toutes ses fonctions avec une humilité et une bonté de cœur qui en imposaient à tous ceux qui entraient en contact avec cet homme de bien, dont la modestie égalait la science.

Mais pour un travailleur de cette envergure, toutes ces activités ne suffisaient pas, et la botanique devint plus que jamais son occupation favorite. Au cours d'un séjour qu'il fit à Cannes avec sa famille, en 1871, il entra en relations suivies avec Thuret et Bornet, les deux botanistes d'Antibes, célèbres par leur découverte des organes sexuels et de la fécondation chez les Algues. C'est sur le conseil de ces deux savants que Burnat se décida à entreprendre sérieusement l'étude de la riche flore des Alpes maritimes, qu'il poursuivit avec ardeur jusqu'au jour où l'âge et la maladie mirent fin à son activité. De 1872 à 1914, il entreprit presque chaque année un ou plusieurs voyages botaniques, tantôt seul, tantôt accompagné d'autres botanistes suisses tels que Edm. Boissier, W. Barbey, Marc Micheli, L. Leresche, A. Gremli, J.-J. Vetter, L. Favrat, J. Briquet et Fr. Cavillier, auxquels se joignirent plus tard Messieurs E. Wilczek, et les botanistes français A. Saint-Yves, L. Verguin et H. Coste.

Le résultat de tous ces voyages fut la constitution d'un Herbar des Alpes maritimes d'une richesse extraordinaire et unique. Mais tout en s'occupant spécialement de la flore alpino-maritime, E. Burnat continua d'autre part à augmenter les collections de son herbar général européen, soit par voie d'échanges ou d'achats, soit par des voyages botaniques en dehors des Alpes maritimes. Il étendit ainsi ses investigations à la chaîne entière des Alpes, la péninsule ibérique, les îles Baléares, l'Algérie, la Corse, l'Italie et l'Orient, jusqu'à l'Olympe de Bithynie.

La collection générale européenne de l'Herbier Burnat est une des plus riches et des mieux aménagées qui existent. L'ensemble des collections conservées à l'Herbier Burnat comporte actuellement plus de 21,800 parts, et la bibliothèque botanique compte 2000 volumes. Le tout a été légué par E. Burnat à la ville de Genève et a été installé dans le bâtiment du Conservatoire botanique inauguré en 1904.

La place nous manque pour parler ici longuement des nombreux travaux botaniques d'E. Burnat; ces travaux se rapportent essentiellement à la systématique de quelques groupes critiques, tels que les *Rosa* et les *Hieracium* les mémoires qu'il publia sur ces deux derniers genres, avec la collaboration d'Aug. Gremli, ont valu à leurs auteurs l'approbation de tous les botanistes. Mais l'œuvre à laquelle E. Burnat a attaché son nom, et qui restera comme un monument impérissable dans l'histoire de la Botanique, c'est sa magistrale *Flore des Alpes maritimes*, dont il a publié seul les quatre premiers volumes, de 1892 à 1906. On retrouva dans cette Flore, citée partout comme un modèle, l'exactitude et la minutie de l'ingénieur jointes à l'observation sagace du botaniste érudit. Avant d'entreprendre la rédaction de cet ouvrage de longue haleine, E. Burnat avait parcouru en tous sens, et trente années durant, le territoire dont il voulait décrire la flore, car ce qui importait pour lui, ce n'était pas la quantité mais la qualité de ses travaux scientifiques, basés sur des faits de patientes observations sur le terrain et de minutieuses comparaisons dans les collections. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'avec une méthode de travail si scrupuleuse, il ait fallu quinze années à l'auteur pour l'élaboration des quatre premiers volumes de sa Flore. Sachant que son grand âge ne lui permettait pas d'achever la tâche qu'il avait si bien commencée, E. Burnat chargea ses amis et collaborateurs J. Briquet et Fr. Cavillier de la continuer. Ces derniers ont publié deux volumes, de 1913 à 1917, et mettant à profit les précieuses expériences acquises au contact de leur Maître vénéré durant de nombreuses années, ils s'efforcèrent, dans la mesure de leurs moyens, de suivre l'exemple de probité scientifique qu'il leur a laissé.

Un homme de la valeur d'E. Burnat ne pouvait passer dans le monde scientifique sans y être l'objet de distinctions bien méritées, et nombre de sociétés lui décernèrent le titre de membre

ou de président honoraire. Son extrême modestie fut mise à une rude épreuve lors de la manifestation qui eut lieu en son honneur à Vevey, au mois d'octobre 1908, à l'occasion du 80e anniversaire de sa naissance. Les universités de Zurich et de Lausanne lui décernèrent alors le grade de docteur *honoris causa*, et plusieurs sociétés savantes (y compris la Murithienne) l'acclamèrent membre d'honneur. En janvier 1914, le gouvernement français le créa chevalier de la Légion d'honneur, consacrant ainsi les mérites de l'ingénieur distingué et du botaniste érudit que fut E. Burnat.

En 1905, M. le chevalier Victor de Cessole, président de la Section des Alpes-Maritimes du club alpin français, lui dédia une cime située sur la frontière franco-italienne, entre les hauts bassins de la Tinée et de la Stura. (Voir Fr. Cavillier: *La cime Burnat*, in *Bull. section Alp.-Marit. du club alpin français*, ann. 1906).

E. Burnat fit partie de la Société Murithienne de 1872 jusqu'à sa mort, et lui porta toujours le plus vif intérêt. Il ne put pas, à son grand regret, assister souvent aux réunions annuelles, étant presque toujours absent à ce moment-là, mais chaque fois qu'il eut le plaisir d'y participer, il en éprouva une grande joie. Tous les participants actuellement vivants qui assistèrent à la réunion de la Murithienne, le 8 août 1899, dans la campagne de Nant, se souviennent encore de l'accueil chaleureux que leur réserva leur vénéré collègue E. Burnat, et le beau discours qu'il leur adressa (voir *Bull. soc. Murith.* XXVIII, 33). Ce fut, de l'avis général, une des plus brillantes réunions de la Société qui nous est chère, et le *Bulletin* qui fut publié peu après, par les soins et aux frais du généreux E. Burnat, marqua le point de départ de nouveaux progrès pour la Murithienne. Le 3 août 1910, alors âgé de 82 ans, E. Burnat assista au jubilé cinquantenaire de la Murithienne au Grand-St-Bernard. Ce fut pour lui une grande joie, qu'il exprima dans un discours ému et vibrant, où il donna un libre essor à l'admiration qu'il éprouvait pour son cher Valais. « C'est un pays unique au monde! » s'écriait-il avec un enthousiasme juvénile. Et son attachement à la Société Murithienne n'était pas moins grand: « Si le Valais est une des merveilles de notre patrie, la Murithienne me semble aussi l'un des joyaux de nos sociétés suisses. Elle compte parmi ses membres

des représentants de cantons, de professions et de milieux différents, tous unis dans une communion parfaite, parce que tous, enfants ou non de ce beau canton du Valais, nous l'aimons d'un amour profond : nous admirons ses merveilleux paysages, ses sublimes sommités, et pour tous, dans la mesure de nos forces, il reste le champ préféré de nos recherches et de nos études. C'est précisément cette union des cœurs dans la diversité des esprits qui est pour moi un des grands charmes de notre chère Murithienne ». (*Bull. soc. Murith.* XXXVI, p. 60 et suiv.). Ce fut la dernière fois qu'il assista à la réunion annuelle de la Murithienne, et il en eut lui-même le pressentiment en terminant son discours : « Messieurs, à mon âge on n'est jamais sûr du lendemain, ni de revoir ses amis, et je veux, pour la dernière fois peut-être à une de vos réunions et sans aucun doute à un semblable anniversaire, je veux, dis-je, porter mon toast à la paix et à la bienveillance réciproques entre les hommes de bonne volonté que je vois réunis ici. A l'union dans la diversité. A la Murithienne qui nous a fait faire si bonne connaissance. A la bannière rouge et blanché aux 13 étoiles qui flottent sur ces montagnes et sur ces vallées, divisées autrefois, unies aujourd'hui. A la croix blanche sur fond rouge, celle de nos 22 cantons groupés en un seul faisceau après des luttes séculaires. — J'ai eu longtemps l'honneur de présider le Conseil communal de ma commune vaudoise dont la devise est : « *Concordia res parvae crescunt* ». C'est une belle devise, Messieurs, et c'est celle que je voudrais léguer à ceux qui me suivront ici-bas dans la carrière. A la Murithienne, à la Patrie, qu'elles vivent et prospèrent. Que Dieu les garde ! »

Nous pourrions nous étendre indéfiniment sur la carrière si féconde de celui que nous pleurons aujourd'hui, mais lui-même nous en voudrait si nous faisons ici étalage de tous les titres qu'il s'est acquis à la reconnaissance de ses concitoyens dans le domaine de la philanthropie, et en rappelant tous les bienfaits que lui dictèrent sa bonté et sa générosité. Mais il temps de conclure, et ces quelques lignes suffiront pour faire comprendre aux membres de la Murithienne quel homme de valeur notre Société possédait dans la personne de son Président honoraire, et combien grande est la perte que nous avons faite.

Dans sa chambre de travail, à Nant, E. Burnat avait sans

cesse sous les yeux les deux maximes suivantes, dont il s'inspira toujours: « Tâche de considérer toute chose avec un esprit tranquille » et « Le temps n'épargne pas ce que l'on a fait sans lui ». Ces deux devises dépeignent parfaitement, nous semble-t-il, l'esprit avec lequel notre regretté collègue a accompli son grand labeur: le calme et la pondération alliés à une scrupuleuse conscience dans les plus petits détails. Une troisième citation, qui figurait auprès des deux maximes ci-dessus mentionnées, nous montre chez E. Burnat le chrétien aux idées larges et fraternelles; c'est une prière du grand penseur vaudois Vinet:

*« Que ta divine lumière,
Révélée au cœur des rois,
Soumette la terre entière
A l'empire de ta croix.
Détruis nos haines fatales,
Et que les sectes rivales
Serrant des nœuds immortels,
Un jour dans nos républiques,
Protestants et catholiques
Réunissent leurs autels ».*

Le jeudi 2 septembre 1920, eurent lieu dans le temple de Corsier, les obsèques du regretté savant qui fut un honneur pour son pays. M. le pasteur Burnand rappela en termes émus les mérites de l'homme de bien qu'était Emile Burnat, qui aima son église et son pays d'un fidèle amour. M. H. Emery, syndic de Corsier, parla au nom des autorités communales et souligna l'activité déployée par le défunt comme président du Conseil communal de Corsier, comme membre de la Commission scolaire et comme député au Grand Conseil. Nos collègues E. Wilczek et J. Briquet adressèrent au défunt un dernier adieu, l'un au nom de l'Université de Lausanne, l'autre au nom des sociétés savantes dont E. Burnat était membre. La Murithienne était représentée à la cérémonie par son président, M. le chanoine Besse et par son vice-président, M. le Dr Amann. M. C. de Lacroix, de Mulhouse a rappelé ce que E. Burnat avait été pour Mulhouse, qu'il appelait sa seconde patrie.

L'inhumation eut lieu au cimetière de Dornach, près Mulhouse, le lundi 6 septembre, en présence de la famille et de quel-

ques amis. Des discours y furent prononcés par MM. Kopp, pasteur à Dornach, Daniel Mieg, au nom de la Société industrielle de Mulhouse et par le commandant de Saint-Yves, ami personnel du défunt, au nom de la Société botanique de France.

Emile Burnat repose maintenant dans le cimetière de famille où l'ont devancé celle qui fut sa fidèle compagne, et trois de ses enfants. Il doit son dernier sommeil dans cette terre d'Alsace qu'il a encore eu la grande joie de voir rendue à la France. Mais, quoique mort il parle encore, et la mémoire de ce juste restera en bénédiction à tous ceux, et ils sont légion, qui pleurent en lui un ami fidèle, un appui et un protecteur généreux.

Si la disparition d'un tel homme constitue pour sa famille, pour sa patrie et pour la science une perte douloureuse, elle cause à ses amis et collaborateurs, et tout particulièrement à l'auteur de ces lignes, un vide irréparable. Pour nous, qui durant trente-trois années avons eu l'honneur et le grand privilège de vivre journellement dans l'intimité de cet homme de bien, qui avons été associé à ses joies et à ses deuils, comme aussi à ses voyages et à ses travaux, nous qui avons eu le douloureux privilège de l'assister jusqu'à son dernier soupir, nous perdons en lui plus qu'un ami bien cher, nous pleurons un tendre père ! Puisse son noble exemple, et le souvenir de cette belle vie toute d'honneur et de probité, nous aider à supporter vaillamment l'immense chagrin que nous cause son départ, et à accomplir sans défaillance la tâche qu'il nous a laissée à faire !

Fr. CAVILLIER.